

La Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XXI

Québec, 30 janvier 1909

No 25

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V. A. HUARD

SOMMAIRE

— o —
Calendrier, 385. — Les Quarante-Heures de la semaine, 385. — Apostolat de la prière, 386. — Notes religieuses, 386. — La question de langue, 387. — L'apostolat chez les protestants danois, 390. — Les armées françaises en Espagne, 391. — Petites causes, grands effets, 396. — La réforme de l'orthographe, 392. — Bibliographie, 398.

Calendrier

— o —

| | | | |
|----|-------|-----|---|
| 31 | DIM. | *b | IV après l'Épiphanie. S. Pierre Nolasque, confesseur. <i>Kyr.</i> des |
| | | (a) | <i>dbl.</i> Vêp. à cap. du suiv., mém. du prés. et du dim. |
| 1 | Lundi | r | S. Ignace, évêque et martyr. |
| 2 | Mardi | b | Purification de la B. V. M. 2 cl. (<i>Ave, Regina.</i>) |
| 3 | Merc. | †vr | Du V Dim. après l'Épiphanie. |
| 4 | Jèudi | b | S. André Corsini, évêque et confesseur. |
| 5 | Vend. | r | Ste Agathe, vierge et martyr. |
| 6 | Samd. | b | S. Tite, évêque et confesseur. |

(a) Le signe * indique qu'il faut mettre aux Vêpres la couleur indiquée pour le lendemain.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —
1^{er} février, Cap-Santé. — 3, Couvent de Saint-Thomas de Montmagny. — 5, Hôtel-Dieu de Lévis. — 6, Couvent de Saint-Michel.

Apostolat de la prière

Intention générale pour février 1909 : *La Sainte Liturgie.*

On appelle Liturgie l'ordonnance de la prière officielle dans l'Église. C'est l'ensemble de ces rites traditionnels, soigneusement conservés et pieusement observés, qui donne à nos cérémonies leur majesté. C'est le symbolisme de ces mouvements rythmés et graves, le sens de ces paroles consacrées, qui donnent une signification sublime à nos offices. C'est la succession rationnelle de ces fêtes qui transforme l'année entière du chrétien en une méditation ample et continue des mystères de la foi, en une contemplation animée de la vie et de la Passion du Christ.

La prière liturgique est l'âme même de l'Église, empruntant, pour s'exhaler vers Dieu, les paroles de Moïse, de David, des Prophètes et des Apôtres, des Martyrs et des Docteurs, celles de Jésus-Christ lui-même. Aussi, plus que toute autre, touche-t-elle le cœur de Dieu.

Mais faute de comprendre la liturgie et de chercher à s'en instruire, combien de fidèles trouvent les cérémonies de l'Église longues, froides et ennuyeuses ! Faisons un petit effort et ne restons plus comme des étrangers, dépaysés et sans rien comprendre, dans la maison de notre Père.

OFFRANDE QUOTIDIENNE POUR FÉVRIER

Divin Cœur de Jésus, je vous offre, par le Cœur immaculé de Marie, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour que les fidèles rendent plus efficace, par l'intelligence et l'amour de la liturgie, leur participation aux saints mystères.

Résolution apostolique : J'étudierai, pour les comprendre, pour y assister avec plus de charme et de fruit, les cérémonies de l'Église.

Notes religieuses

— Mardi, le 26 janvier, S. G. Mgr l'Archevêque a conféré la tonsure à M. Edouard Frédéric, *du diocèse de Québec*, retenu

par la maladie dans sa famille, en la paroisse de Saint-Jean-Baptiste de Québec.

— S. G. Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi, et M. l'abbé E. Duchesne, principal de l'école normale de Chicoutimi, ont passé quelques jours à l'Archevêché, et ont quitté Québec mardi dernier.

— Dimanche, on a célébré, à l'Académie commerciale des Frères, le 25^e anniversaire de la fondation de la Congrégation de la Sainte Vierge dans cette institution. S. G. Mgr Labrecque, ancien chapelain de la maison et fondateur de la Congrégation, a officié pontificalement à la messe et au salut du Saint-Sacrement. Le R. P. Hage, supérieur provincial des Dominicains, a prononcé le sermon de circonstance.

— Dans l'après-midi de dimanche, S. G. Mgr l'Archevêque a fait la bénédiction solennelle de la nouvelle école des Frères, à Saint-Roch de Québec. Cette cérémonie a donné lieu à une jolie fête littéraire et musicale. Tous proclament que la nouvelle école est l'une des plus belles de la Province, et fait grand honneur à la commission scolaire de Québec.

— Dimanche aussi, il y eut grande célébration à Frampton, où l'on a fêté le 25^e anniversaire de la nomination de M. l'abbé J. O'Farrell à la cure de cette paroisse. S. G. Mgr l'Auxiliaire a bien voulu se rendre à Frampton, en dépit de la violente tempête qui sévissait en ces jours-là, pour prendre part à la solennité. Sa Grandeur n'a pas manqué de prendre la parole plusieurs fois en ces fêtes, et de distribuer les bons et forts enseignements dont son éloquence est coutumière.

La question de langue

On sait qu'il y a quelques mois s'est fondée une association nommée « The Catholic Church Extension Society of Canada », sur le modèle d'une société semblable qui existe aux Etats-Unis depuis quelques années. L'élément canadien-français est représenté, dans le bureau des gouverneurs de l'association canadienne, par S. G. Mgr Bégin, archevêque de Québec, S. G. Mgr Archambault, évêque de Joliette, et l'honorable M. Alex. Taschereau, ministre des Travaux publics de la province de Québec. Cette association canadienne a pour organe le *Catho-*

lic Register and Canadian Extension, journal hebdomadaire publié à Toronto, et dont la rédaction est fort remarquable.

Dans son numéro du 21 janvier, le *Catholic Register* a publié un article intitulé « The vernacular », et qui est bien l'un des plus mystérieux que nous ayons jamais vus. On y commence par rappeler sommairement les difficultés qui se sont présentées, aux Etats-Unis, relativement à la question des langues nationales dans leurs rapports avec la religion, pour finir par des considérations générales dont l'opportunité paraîtrait inexplicable s'il n'y avait pas, au fond, l'intention ou le vœu de les voir appliquées dans les provinces canadiennes.

Le plaidoyer du *Catholic Register* semble fait pour engager les catholiques à facilement se résigner à la disparition des langues nationales. Et l'on invoque l'avis de hauts personnages ecclésiastiques, qui ont exprimé l'opinion que le but de l'Eglise n'est pas de sauver aucune langue particulière, mais bien de sauver les âmes. Cela est de toute évidence. Qui donc, chez les catholiques, a jamais prétendu le contraire ! Seulement, si, pour que l'Eglise atteigne cette fin du salut des âmes chez un peuple, la préservation de sa langue nationale est un moyen nécessaire, la question prend un tout autre aspect ; et dans ce cas, la préservation d'une langue particulière non seulement ne doit pas être directement combattue par les chefs religieux, mais ils ne doivent pas même rester indifférents sur l'emploi de ce moyen nécessaire.

Or, pour ce qui nous regarde, nous les Canadiens-Français, il est absolument démontré que chez les nôtres la perte de la langue française entraîne à peu près toujours celle de la foi catholique. Le même fait s'est produit dans la Louisiane, au témoignage de feu Mgr Janssens, ancien archevêque de la Nouvelle-Orléans, qui a dit les remarquables paroles que voici, en parlant de la population de sa ville épiscopale : « Dès que la population créole, c'est-à-dire française, commence à se servir de l'anglais, elle est entraînée dans les églises baptistes ou méthodistes. » Du reste, l'écrivain du *Register* dit lui-même que des milliers d'immigrants aux Etats-Unis ont cessé de pratiquer la religion, parce que les évêques ne pouvaient trouver assez de prêtres parlant la langue de ces gens pour assurer chez eux le service religieux.

Nous aussi nous plaçons la foi au-dessus de tout ; mais c'est précisément pour en assurer la conservation chez les nôtres que nous nous montrons intransigeants et inconciliables sur la question de langue. Et il serait temps, à la fin, que nos coreligionnaires de langue anglaise, au Canada comme aux Etats-Unis, le comprissent et nous laissassent enfin tranquilles, pour le moins—s'ils ne veulent pas imiter l'exemple de l'Eglise de Québec et celui des Eglises particulières de notre Province française, qui, autrefois comme aujourd'hui, ont montré et montrent le plus grand zèle pour assurer aux catholiques de langue anglaise de leur juridiction des pasteurs de leur langue et de leur nationalité.

« Beaucoup de braves gens, dit en terminant l'écrivain du *Catholic Register*, ont mis bien du temps à apprendre que l'Eglise a été instituée pour sauver, non les langues, mais les âmes. Deux des langues les plus belles et les plus parfaites ne sont plus aujourd'hui que des *langues mortes*. Mais leur extinction n'a pas, en le plus petit degré, précipité la chute de l'Eglise. »

Le latin et le grec classique sont morts, en effet. Mais ils sont morts de mort naturelle. On ne trouvera pas dans l'histoire que les chefs religieux des anciennes Eglises aient fait le moindre effort pour tuer chez les chrétiens de jadis les langues latine et grecque. Ces langues sont mortes d'elles-mêmes et à la longue, et sans amener la perte éternelle d'une seule âme.

Voilà tout ce que nous demandons. Si notre peuple doit un jour perdre sa langue française, — éventualité que nous regardons comme absolument invraisemblable, — qu'on laisse au temps le soin de produire cet événement, y fallût-il des siècles. Essayer d'amener ou de hâter un fait de ce genre par des tentatives directes ou indirectes, c'est de la persécution. Et la persécution, dans le domaine religieux, c'est toujours la damnation éternelle pour un certain nombre d'âmes. Or, nous, nous voulons le salut de tous les hommes, sans doute, mais particulièrement celui de tous nos compatriotes.

Nous avons eu le regret, l'an dernier, de relever un propos de l'organe de la Church Extension, aux Etats-Unis, relativement à cette question des langues nationales dans l'Eglise.

En ce moment, nous n'avons pas à parler de ce qui s'est passé ou se passe dans la république voisine en ce domaine des langues nationales. Mais nous ne saurions oublier que dans les provinces anglaises du Canada, et surtout dans celle d'Ontario, il y a des milliers et des milliers de nos compatriotes français et catholiques, qui ont besoin, comme nous, de sauver leur âme ! Nous devons suivre de près le sort qu'ils s'y font et les conditions qu'ils y trouvent. La conservation de la langue française étant pour eux un moyen presque essentiel de conserver leur foi catholique, nous ne saurions rester indifférents à la destinée du français chez eux.

Nous espérons que la « Catholic Church Extension Society of Canada » ne nous donnera jamais lieu de redouter ou de blâmer son action relativement aux langues nationales d'aucune des communautés établies au Canada.

Cette institution a tenu à associer à son œuvre notre province française de Québec, en appelant parmi ses gouverneurs plusieurs de nos chefs du corps religieux et du monde politique. Parlant ici en notre seul nom personnel, nous n'hésitons pas à déclarer qu'elle ne conservera ce concours des nôtres qu'au prix d'une parfaite impartialité, en particulier dans les troublantes questions des langues et des races.

L'apostolat chez les protestants danois

Un Rédemptoriste, missionnaire à Odensée (Danemark), le R. P. Piou de Saint-Gilles, donne aux *Annales de la Propagation de la Foi* quelques renseignements sur les conversions au catholicisme qui se produisent assez nombreuses parmi les protestants danois.

Il y a quelques mois, un docteur en médecine, fort connu à Odensée, M. Bolling, abjurait l'hérésie de Luther. Ce savant s'était préparé, par de longs mois d'études, à cet acte solennel, et l'a accompli avec la plus grande humilité et le plus solide esprit de foi. D'autres conversions aussi consolantes sont en préparation, par le fait d'un patronage consacré à saint Canut, le grand roi et apôtre du Danemark, patronage qui a recruté pas mal d'adhérents dans la bonne société d'Odensée. Le nou-

veau sanatorium de Sainte-Hedwidge, installé dans l'ancien couvent de Dalum, près d'Odensée, et inauguré au mois d'août dernier, a commencé aussi à rendre de grands services à la mission. Rien n'impressionne plus les protestants danois que la charité catholique. Aussi les hôpitaux, asiles, crèches et autres institutions charitables sont-ils toujours trop étroits pour répondre aux nombreuses demandes d'admissions. La crèche que les Sœurs de Sainte-Hedwidge ont ouverte à Odensée compte de nombreux enfants protestants, dont plusieurs seront plus tard des catholiques. «Même ceux qui ne se convertiront pas au catholicisme, ajoute le missionnaire, verront au moins diminuer leurs préjugés à notre égard et contribueront tous, plus ou moins, à ce merveilleux mouvement vers l'unité catholique.»

(Sem. rel. de Paris.)

L'apostolat antireligieux des armées françaises en Espagne (1793 95)

J'ai pu voir de près, toucher du doigt, qu'en Espagne — comme sans doute dans les autres pays de l'Europe, — les armées de la Révolution firent non seulement une guerre à main armée, à coups de sabre et de canon, mais aussi et surtout une campagne de propagande, une vraie *campagne de presse* au profit de l'idée républicaine et, ce qui est plus impardonnable, de l'idée antireligieuse. Un des généraux qui se succédèrent dans le commandement en chef des troupes espagnoles de Catalogne, écrivait à son gouvernement :

« C'est une guerre d'idées que nous font les Français... » Et encore : « *Les Français nous font la guerre avec la plume plus même qu'avec le feu et l'épée.* »

Cette *guerre d'idées*, les documents que j'ai encore là vont nous permettre de la suivre des yeux, d'en voir se dérouler les principales opérations, parfois jusqu'aux moindres épisodes.

Elle se fait, aussi bien que l'autre, sous l'impulsion et la haute direction de la Convention nationale, et particulièrement des « Comités de Salut public et des Relations extérieures ». C'est de Paris que partent, à destination de l'Espagne, les ordres et les plans de campagne, et aussi les convois d'approvisionnements :

des ballots de publications irrégulières et antimonarchiques, qui vont servir à battre en brèche les croyances et les institutions d'autrefois. C'est là que les chefs subalternes, détachés à la frontière, demandent les instructions et les munitions, et rendent compte des résultats. Entre bien d'autres documents, je choisis cette lettre que les deux Représentants du peuple à l'armée des Pyrénées-Orientales adressent au Comité de Salut public, au moment où nos troupes se préparent à envahir le territoire espagnol :

« Comme l'instruction doit toujours précéder la force des armées républicaines, comme elle peut faire tomber les préjugés d'un peuple vieilli sous le joug du tyran et du prêtre, nous vous invitons à nous envoyer deux exemplaires du discours de Robespierre sur l'établissement des fêtes publiques, celui de Barrère concernant les secours à accorder aux indigents, et tous ceux de cette nature prononcés par plusieurs de nos collègues. Ils donneront une grande force aux proclamations philanthropes (*sic*) que nous allons adresser à l'armée, aux esclaves, aux habitants de la Catalogne. Nous ferons imprimer le tout en français, en espagnol, en l'autre langue du pays, *pour en joncher les chemins et en clouer à tous les arbres.* »

Dans une autre pièce, je vois ordonnée, de par la Convention, la diffusion en Catalogne des exemplaires espagnols de tel discours révolutionnaire que la Convention a pris soin de faire traduire dans toutes les langues. D'autres annoncent l'envoi, par la Convention, de centaines d'exemplaires de publications analogues.

Les « Représentants en mission » — ceci ressort de tous les documents — sont les chefs immédiats placés à la frontière par le Comité de Salut public pour y surveiller et activer les progrès de cette invasion des idées françaises. Sur les opérations militaires, ils gardent bien la haute main : ils nomment, au besoin, les généraux en chef. Mais ensuite, ils les laissent, du moins le plus souvent, exercer le commandement qu'ils leur ont conféré. Quant à la conquête intellectuelle, ils se réservent de la mener eux-mêmes, et, en ceci, généraux et soldats ne sont plus que leurs instruments.

Ils en ont d'autres : les *Sociétés républicaines*, par exemple.

Etablies dans les centres déjà conquis, de là elles font rayonner sur toute la contrée les lumières de la révélation jacobine. Elles sont en correspondance suivie avec les Représentants, qui leur tracent leur ligne de conduite, leur font comprendre leur mission. « L'instruction du peuple — je cite une lettre de deux Représentants à la Société de Puigcerda — est le but principal des Sociétés républicaines. . . Des esclaves qui n'ont jamais connu la liberté et qui n'ont vu que les crimes de leurs rois, de leurs prêtres, ont besoin d'entendre les vérités éternelles de la raison. . . L'ignorance de leurs droits est la seule cause des malheurs des peuples. . . » Pour dissiper cette ignorance, la Société républicaine devra aider à la diffusion des publications révolutionnaires : « Des milliers d'exemplaires des Droits de l'homme et de la Constitution républicaine joncheront tous les chemins, seront attachés à tous les arbres. »

Les Représentants disposent encore de toute une légion d'agents secrets attachés à l'armée, dépendant du ministère des Affaires étrangères, et qui, si j'ai bien compris certains documents, semblent avoir eu dans leurs attributions la propagande en faveur des idées nouvelles.

Mais c'est surtout de l'armée que les Représentants attendent un grand effort de prosélytisme. Ils donnent des ordres dans ce sens au général en chef Dugommier : « Nous t'adressons les exemplaires de l'adresse de la Convention nationale au peuple français, mise en catalan ; il convient de la répandre dans le pays, afin d'éclairer les habitants. . . et de leur dessiller les yeux sur les préventions dans lesquelles on les a jusqu'ici entretenus », etc. . .

Les ordres sont transmis, suivant les degrés de la hiérarchie militaire, et arrivent aux soldats, qui les exécutent avec un entrain endiablé, qui s'acharnent à libérer de « préjugés des âges barbares » ces « victimes du fanatisme et de la tyrannie » que sont pour eux les soldats de la contre-révolution et les populations catalanes.

Ils causent, tout d'abord. Entre deux combats, ils s'approchent du camp ennemi, invitant leurs camarades espagnols à des conversations amicales. Avec cette faconde du troupière français, que gênent peu les difficultés d'une langue étrangère, ils leur disent les douceurs de la liberté et de l'égalité, les

intentions philanthropiques de la Révolution. D'autres fois, c'est aux gens du pays qu'ils s'adressent.

Mais ces entretiens sont épiés, dénoncés. Alors, le général en chef de l'armée espagnole tremble pour la foi et pour le loyalisme de ses soldats et des populations. «Je veux empêcher, déclare-t-il au ministre d'Etat, que l'air français n'achève de corrompre le nôtre.» Il ordonne de faire feu sur tout Français qui tentera d'engager une conversation avec des soldats espagnols; il interdit, sous peine de mort, aux habitants des localités de la frontière tout colloque avec les émissaires de la Révolution.

Seulement, les communications orales coupées, restait encore cette autre ressource, cet autre véhicule des idées qui est la presse, et on ne manqua pas d'y recourir.

Les exemplaires de la *Déclaration des droits*, les adresses de la Convention, quantité de publications pénétrées de l'esprit nouveau, furent répandus par nos troupiers avec plus de zèle que jamais, avec un acharnement enragé.

Un jour, profitant d'une incursion sur le territoire catalan, ils y *laissent*, ils y *sèment*—j'emprunte ces expressions aux rapports officiels—des petits livres, des feuilles de propagande, que quelque soldat espagnol finira toujours bien pour y rencontrer. Une nuit, ils vont déposer à quelques pas du camp ennemi plusieurs paquets d'imprimés, qui, le matin, seront recueillis par les soldats espagnols envoyés à la découverte. Ou encore ils en confient tout un stock à des gens du pays, leurs affidés, qui le feront arriver jusqu'à des distances où des Français ne pourraient pénétrer.

De temps à autre ils font mieux encore, et pour ma part je trouve ce dernier détail tout à fait savoureux : vaincus, — ils le furent quelquefois, oh ! pas souvent, — et contraints de battre en retraite, ils ne perdent pas la tête pour si peu, ils gardent assez de sang-froid pour avoir cette idée de prendre dans leur sac et de jeter derrière eux de nombreux exemplaires des publications dont les Représentants les ont copieusement approvisionnés. Ramassées et lues par les Espagnols qui, à l'instant, vont arriver sur les pas des fuyards, elles assureront du moins aux idées de la Révolution la victoire que, cette fois, n'ont pas pu remporter ses armes. — Je n'invente rien : je résume les

rapports présentés aux généraux espagnols par les officiers subalternes. En voici un, signé du commandant de la forteresse de Figuières :

« Excellence, j'ai saisi le petit livre ci-joint dans les mains du sergent aux volontaires de Valence, Miguel Ramirez. Lui en ayant demandé la provenance, il m'a déclaré l'avoir reçu hier d'un sergent du régiment de Savoie, nommé Pedro Ramos, qui est parti ensuite pour Barcelone. Le même Pedro Ramos lui a dit que *les ennemis jetèrent plusieurs exemplaires de ce livre en se retirant après la dernière attaque par Espolla*, qu'il y ramassa celui-là, que les autres soldats de son régiment prirent aussi tous ceux qu'ils voulurent. Je livre celui-ci à Votre Excellence, sans même avoir voulu en voir la teneur, sachant que les petits livres de cette espèce sont rédigés dans le but pervers de séduire les esprits au détriment des droits du roi notre maître, que Dieu garde, et de renverser la religion chrétienne. »

Les généraux espagnols ne manquaient pas de s'opposer avec la dernière énergie à cet autre mode de propagande, particulièrement inquiétant. Ils multipliaient les précautions, accumulaient les ordres : aux officiers, ordre de rechercher aux mains des habitants et des soldats « les écrits tendant à séduire les catholiques sujets du roi », de fouiller quiconque sera soupçonné de les colporter, puis, tantôt de les brûler, tantôt de les envoyer au quartier général ; aux soldats, ordre de les livrer, « sous peine de mort ».

Mais arrêtez donc le livre, la brochure, le journal . . .

Livres, brochures et journaux continuèrent de passer, franchissant tous les obstacles, tous les cordons sanitaires, éludant toutes les prohibitions, dépitant toutes les perquisitions, et, en Espagne comme ailleurs, avec la presse et grâce à la presse, les doctrines et l'esprit de la révolution finirent par faire leur trouée.

Or, je crois bien que ni en Espagne ni ailleurs la contre-révolution — et c'est là une des explications de ses défaites — ne sut, à beaucoup près, exploiter la presse aussi largement, la manier aussi activement que la révolution vient de le faire sous nos yeux, aux frontières de la Catalogne.

Et aujourd'hui encore, après plus d'un siècle, nous, les défen-

seurs et les propagateurs de la vérité religieuse, des saines idées sociales, nous sommes, en ce point, moins avancés que leurs antagonistes...

J. DELBREL,

rédacteur au *Recrutement sacerdotal*.

— o —

Petites causes, grands effets

— o —

Des circonstances triviales ont souvent déterminé des événements de la plus haute importance. Lorsque Mahomet était en fuite, poursuivi par ses ennemis, il se réfugia dans une caverne. Le lendemain matin, ses ennemis, arrivant à cette caverne, et apercevant à l'entrée une grande toile d'araignée, se dirent : « Il n'est pas là », et ils ne se donnèrent pas la peine d'y pénétrer. Or la toile avait été tendue, le matin même, à l'aurore, après l'entrée du fugitif. Cette toile changea la destinée du monde.

Une barbe rasée coûta à la France trois millions de soldats et une série de guerres dont la durée fut de trois siècles. Le roi Louis VII, sur les conseils de Pierre Lombard, ayant fait couper sa longue chevelure et raser sa barbe, la reine Eléonore le trouva laid, le railla, se dégoûta de lui ; et ce fut le commencement des querelles domestiques, de plus en plus violentes, qui aboutirent au divorce de la reine d'avec Louis VII pour raisons de parenté, et à son mariage immédiat avec Henri II, duc de Normandie, à qui elle porta en dot la Guienne et le Poitou. Henri devint roi d'Angleterre. De là des guerres qui ravagèrent la France pendant trois cents ans.

Luther aurait continué ses études légales et serait devenu homme de loi, si le tonnerre, dans une tempête, n'eût tué, à ses côtés, son compagnon et son ami.

Olivier Cromwell serait passé en Amérique avant les troubles politiques dont il fut l'instigateur et le chef, s'il n'eût été empêché, au moment de s'embarquer, par une attaque de pierre ou de gravelle.

Les Etats-Unis appartiendraient peut-être encore à l'Angleterre, si Lord Greenville, en 1764, n'eût pas réussi à faire adopter par le parlement anglais sa fameuse résolution sur l'oppor-

tunité de taxer les plantations américaines, sans égard à leur non-représentation.

Dans une entrevue du comte de Wiltshire avec le Pape Clément VII, au sujet de Henri VIII, roi d'Angleterre, le chien du comte mordit le pied du Pape, étendu pour la cérémonie du baisement ; et il en résulta une telle confusion que les négociations, interrompues, ne purent être reprises. La Réforme eut lieu. Mais les historiens protestants se demandent si elle n'a pas dépendu de ce malheureux incident. Il faudrait croire alors, que Henri VIII, par son délégué, eût donné satisfaction, chose qu'il n'a pas voulu faire ensuite B.



La réforme de l'orthographe. — L'esperanto



M. Doumergue voudrait réformer l'orthographe.

C'est une manœuvre politique. Grande serait en effet la joie de la majorité de nos concitoyens si, du jour au lendemain, il était admis que l'on pût écrire le français tel qu'on le parle, et c'est par milliers que M. Doumergue recevrait des lettres ainsi conçues :

« Mesieu le minisse, sai avéke ün joa imanse ke gé apri la nouvel de vote raiform », etc., etc.

Malheureusement, ou plutôt heureusement, il y a l'Académie. Sans le consentement des Immortels, M. Doumergue ne pourra rien réformer pour la bonne raison que les éditeurs écouteront l'Académie, mais n'écouteront pas le ministre.

Or l'Académie ne consentira jamais à laisser violer notre langue par les apaches de la politique.

Mais si les projets actuels de M. Doumergue ont peu de chances d'aboutir, il ne faut pas cependant pas en rire. Ils font partie de tout un programme d'attaque habilement rédigé dans les Loges maçonniques, et ce programme vise le latin plus encore que le français.

Le latin est la langue universelle de l'Eglise. La Maçonnerie voudrait avoir, elle aussi, sa langue universelle, et elle a inventé l'esperanto. Ce qui m'étonne, c'est que de bons catholiques, des ecclésiastiques même, soient tombés dans le piège espérantiste.

L'esperanto ne peut s'imposer tout d'un coup. Aussi la tactique maçonnique consiste-t-elle à tenter de détruire pierre à pierre le monument de notre linguistique. L'orthographe est l'une de ces pierres, et le domestique des Loges qu'est M. Doumergue paraît avoir accepté la charge de l'ébranler.

Je connais un petit nègre qui fait partie d'un groupement espérantiste. Il me disait un jour :

— Il fallait que la confouision des langues elle cesse. Tous les hommes ils avaient le droit de s'entendre ; et ce n'était pas oûn raison parceque un M. Babel, il avait fait oûn sale tour aux hommes dans des temps récoulés pour que la humanité elle continuât à cacophoner.

Méfions-nous, tout de même !

(Univers.)

LE SPECTATEUR.

— o —

Bibliographie

— o —

— LE COMITÉ DE SALUT PUBLIC, par Marcel NAVARRE. 1 vol. in-12 (Collection *Science et Religion*, n° 513). BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI°). En vente chez tous les libraires.

M. Marcel Navarre retrace ici l'histoire d'une institution révolutionnaire particulièrement active et « florissante ». Il nous expose comment s'est formé le Comité de Salut public quelle fut son œuvre sous la prépondérance de Danton, puis sous la dictature de Robespierre, par quelle suite de circonstances il perdit son influence, puis l'existence même, après le 9 thermidor. M. Navarre raconte les faits avec exactitude et impartialité. Cependant — et encore qu'il reconnaisse l'incontestable grandeur de la Révolution française — il ne peut s'empêcher, dans une conclusion motivée, de maudire ce régime de haine et de tyrannie, que Joseph de Maistre a stigmatisé de l'épithète définitive de « satanique ».

— LES IDÉES MORALES DE LAMARTINE, par Jean des COGNETS. 1 vol. in-16 (Collection *Philosophes et Penseurs*, n° 514). Prix : 0 fr. 60. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI°). En vente chez tous les libraires.

En morale, comme en tout, Lamartine est un *classique*. L'originalité que les romantiques recherchent volontiers, il

s'applique à la fuir : il s'en défie. — Par le rôle primordial qu'y tiennent la souffrance pacificatrice et l'espérance d'une autre vie, sa morale est profondément imprégnée de christianisme. Mais on ne pourrait, sans en forcer le sens, l'enfermer dans une confession particulière. Elle est chrétienne, elle n'est pas catholique. — À regarder de près, elle apparaîtrait presque comme une sorte de morale sans obligation ni sanction. La doctrine du salut et du châtement des fautes est toujours restée chez Lamartine, peut-être volontairement, dans l'imprécision. Tels sont les principaux traits qui, selon M. des Cognets, caractérisent la morale de Lamartine. L'auteur a soin d'illustrer son exposé par un grand nombre de textes très habilement choisis, qui épargneront aux lecteurs de rechercher dans cette œuvre immense les passages les plus significatifs. Laisser le plus souvent possible la parole au poète lui-même était la méthode qui, en effet, s'imposait : M. des Cognets l'a fort bien compris.

— LA DÉDICACE DES EGLISES, par J. BAUDOT, O. S. B. 1 vol. in-12 (*Science et Religion*, No 510). Prix : 0 fr. 60. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI^e). En vente chez tous les libraires.

La consécration ou dédicace des églises peut se définir : une action sainte ou plutôt un ensemble d'actions saintes et solennelles, déterminées par l'Eglise, et dont l'effet est de rendre un édifice, sacré de profane qu'il était, dédié pour toujours à Dieu et à son culte, par un ministre légitime, afin que dans cet édifice on puisse accomplir les fonctions divines et ecclésiastiques. Tel est le rite liturgique très important étudié ici par le savant bénédictin, J. BAUDOT. L'opuscule comprend deux parties : 1^o le développement historique du rite de la dédicace ; 2^o la règle canonique et liturgique du rite de la dédicace et son symbolisme.

— MA VOCATION SOCIALE. Souvenirs de la fondation de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, par le COMTE ALBERT DE MUN, de l'Académie française, député du Finistère. Beau volume in-8 écu, 4 fr. 00. (P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6^e).

Mieux que toute analyse, l'avant-propos de l'auteur indiquera le but et la portée de ce livre appelé à un gros succès.

« Au milieu des douleurs qui accablent, à l'heure où j'écris, les âmes religieuses, rien ne me paraît plus propre à les reconforter et à pénétrer les cœurs d'une immortelle confiance dans les destins de la France chrétienne, que l'histoire du grand mouvement catholique et social qui entraîna, il y a trente-sept

ans, beaucoup d'hommes de ma génération et décida de leur vie.

« Pour l'écrire dans son ensemble, les documents authentiques, les éléments d'information précise ne sont pas encore assez nombreux. Il faut d'abord en réunir les matériaux, c'est-à-dire les récits et les souvenirs personnels de ceux qui en furent les témoins et les acteurs. J'apporte les miens.

« L'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers, à la fondation de laquelle j'ai alors participé, eut, dans ce mouvement, une part importante. C'est d'elle que je parlerai, offrant ainsi ma petite contribution à l'histoire de mon temps. Je ne ferai pas un vaste exposé d'idées générales : je dirai très simplement ce que j'ai vu, ce que j'ai éprouvé, et ce qu'il a plu à Dieu d'accomplir en se servant de quelques hommes de bonne volonté. »

A. DE MUN,
de l'Académie française.

Les Rameaux et Pâques à Jérusalem

Le Comité des *Pèlerinages de Saint-Louis* à Jérusalem, prépare son *vingtième pèlerinage*.

Les pèlerins auront l'immense avantage de passer les fêtes des Rameaux et de Pâques à Jérusalem, et de suivre l'itinéraire le plus intéressant comprenant les stations suivantes : Marseille, Naples, Athènes, Constantinople, Smyrne, Ephèse, Rhodes, Beyrouth, Mont-Liban, Baalbeck, Damas, Tibériade, Nazareth, Mont-Carmel, Bethléem, toute la Galilée et la Judée. Retour par l'Égypte, Port-Saïd, Alexandrie, Le Caire, Memphis, Héliopolis et le sanctuaire de Matarieh.

Pour la première fois, tous les pèlerins iront à Naplouse, en Samarie.

Départ le 11 mars 1909, retour le 21 avril.

Faculté de prolongation à Jérusalem ou en Égypte.

Faculté de passer par Rome et de s'embarquer à Naples.

Par autorisation spéciale de Rome, tous les prêtres célèbrent la messe sur le beau navire qui transporte les pèlerins, sans aucun transbordement, jusqu'à l'arrivée en Palestine.

Demander le programme détaillé à M. le Chanoine Potard, Secrétaire du pèlerinage de Jérusalem. Rue Humboldt, 25, à Paris (XIV^e).